

Hit the Road

Un film de Panah Panahi



Un magnifique hymne à la famille et au cinéma

Moteur ! En route ! Tourné en Iran, à travers les vastes étendues qui mènent vers la frontière avec la Turquie, ce road movie est propulsé par le pur bonheur de faire du cinéma. Vivre pour filmer, le réalisateur sait ce que c'est : né en 1984, il est le fils de Jafar Panahi, révélé au Festival de Cannes en 1995 avec *Le Ballon d'or*, célébré pour *Taxi Téhéran*, mais aussi pour *Ceci n'est pas un film*, réflexion sur la création après l'interdiction d'exercer son métier dont il fut frappé, en tant qu'opposant au régime iranien. Ces éléments biographiques nourrissent *Hit the Road*, fiction familiale légère et inquiète, qui réunit dans une voiture un père, une mère et leurs deux garçons, au moment où l'aîné doit quitter le pays clandestinement...

Ces quatre personnages ont un charme fou. Le petit frère est un clown et un moulin à paroles, le grand ne dit presque rien, triste et mélancolique, presque déjà parti, les parents jouent la comédie en faisant comme si ce voyage n'avait rien de dramatique ni de risqué. A travers ce petit théâtre ambulant, souvent accompagné par des chansons, la vie se raconte : l'enfance turbulente et joyeuse, l'entrée dans l'âge adulte, le moment où il faut se séparer des siens, l'avancée vers un nouvel horizon...

La politique et la question des libertés sont à l'arrière-plan, elles font partie du décor, qui s'assombrit parfois. Mais c'est d'abord un regard lumineux sur la famille que nous donne à partager Panah Panahi avec son premier film. Le père y tient, bien sûr, une belle place, omniprésent et partageant avec chacun de ses fils un moment essentiel qui évoque le lien, la transmission. Cinématographiquement parlant, le passage de relais est superbe. Il y a une telle vitalité dans ces plans sur la voiture, les visages et les paysages qu'on peut en être sûr : **un metteur en scène est né.**

Frédéric Strauss

Hit the Road

Un film de Panah Panahi

Le Monde

Un filmeur est né

Un nouveau réalisateur iranien est apparu sur la carte du cinéma international, et pas n'importe lequel : Panah Panahi est né sous une bonne étoile (en 1984), si l'on peut dire, puisqu'il est le fils de Jafar Panahi, l'un des maîtres de la nouvelle vague iranienne, tout à la fois honoré dans les grands festivals et condamné en 2010 dans son propre pays à ne pas tourner de films pendant vingt ans (entre autres peines). *Hit the Road*, premier long-métrage de Panah Panahi, n'est pas une œuvre frontalement politique, s'amusant à déjouer la censure, mais ce road movie cache sous le capot une histoire d'exil. Nous voici embarqués dans un break gris métal, luisant sous le soleil de plomb : à l'arrière, un enfant débordant d'énergie, sympathique et fatigant, est assis à côté de son père qui a la jambe dans le plâtre. La mère est à l'avant, côté passager, tandis que le fils aîné conduit sans dire un mot.

L'atmosphère est bizarrement tendue et légère à la fois : les parents ne manquent pas d'humour, le langage est cru, direct, et la musique pop crachée par les enceintes – des chansons d'avant la révolution iranienne de 1979 – remet tout le monde de bonne humeur. En creux, le film dessine le portrait d'une famille ouverte, moderne - et comme dans *Taxi Téhéran*, de Panahi père, l'espace de liberté se trouve ici aussi réduit à l'habitacle de la voiture. L'absence d'intrigue particulière aiguise la curiosité. Si la perspective d'un rendez-vous avec un passeur se précise, le fils aîné préparant sa fuite vers la Turquie, le film se garde de prendre le spectateur par la main pour expliquer le contexte. Panah Panahi préfère imprimer le drame sur le visage de ses acteurs, en fabriquant quelques images marquantes.

Hit the Road devient poétique lorsque, la nuit venue, la famille campe à la belle étoile : le petit se colle à son père, enveloppé dans une couverture de survie métallique, et les voici transformés en cosmonautes errant dans la galaxie, comme dans *2001 : l'Odyssée de l'espace* (1968), de Stanley Kubrick. L'enfant omniprésent, qui a toujours une bêtise d'avance, met tout le monde sur les nerfs, comme s'il se doutait de quelque chose, semble nous dire le film de façon un peu appuyée. Ce faisant, le petit fait diversion et, réciproquement, les adultes lui épargnent la vérité : c'est la dernière virée en famille, au complet. Le gamin, ne sachant pas trop ce qui se trame, garde intacte son innocence.

C'est sans doute ce résidu d'enfance, ou ce qu'il en reste avant qu'un traumatisme ne l'emporte, que le réalisateur capte le mieux. Panahi nous annonce son intention dès la première scène, où l'on découvre le gamin dans la voiture, pianotant sur le plâtre de son père, chantant en play-back le tube d'un chanteur populaire : puis il lance un regard caméra et nous voici face à un enfant avec une voix d'homme, tonitruante.

Clarisse Fabre

Hit the Road

Un film de Panah Panahi

Le Journal du Dimanche

Un premier film merveilleux d'humanité

Il est parfois des films qui vous frappent en plein cœur. Avec *Hit the Road*, son tout premier long-métrage, qu'il a écrit, mis en scène et produit, Panah Panahi signe un coup de maître. En digne fils de son père, Jafar Panahi (*Taxi Téhéran*, *Trois Visages*), figure emblématique de la nouvelle vague iranienne, aux œuvres censurées voire interdites par les mollahs, plusieurs fois emprisonné et assigné à résidence, contraint aujourd'hui d'exercer son art clandestinement. En juillet dernier, Panah, aujourd'hui âgé de 38 ans, savourait l'honneur d'être sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes, emboîtant ainsi le pas à son illustre géniteur mais parvenant à imposer sa propre identité à travers ce road-movie miraculeux.

Voici une histoire simple, pudique et digne : une famille entreprend un long voyage en voiture à travers le pays. A bord, le père, une jambe dans le plâtre, la mère inquiète, le fils aîné qui doit passer la frontière pour un motif mystérieux, et le petit frère de 6 ans et demi, une boule d'énergie qui dédramatise la situation avec ses facéties, en ignorant ce qui se joue réellement. La route est semée d'embûches...

Panah Panahi livre un feel-good movie débordant d'humanité, de tendresse et de poésie en adoptant le format de la tragi-comédie. Si bien qu'on ne sait plus trop si on pleure de tristesse face au destin incertain du fils aîné ou de rire devant les pitreries de son petit frère, qui donne un coup de pied dans la fourmilière de la bien-pensance avec son sens de la répartie et sa vivacité qui irrigue la narration. Le tout dans l'habitacle confiné de la voiture, où plane une atmosphère lourde de non-dits, de mensonges et de paranoïa, comme la raison de l'exil demeure mystérieuse.

Visuellement éblouissant, filmé dans des paysages grandioses du nord-ouest de l'Iran, *Hit the Road* bouleverse par l'intelligence et l'originalité avec lesquelles il traite un sujet douloureux. Et par ses moments de grâce qui saluent la naissance d'un grand cinéaste.

Stéphanie Belpêche

Hit the Road

Un film de Panah Panahi

L'OBS

Une famille roule à travers l'Iran. Le père, jambe dans le plâtre et rage de dents, bougonne, le benjamin, adorable pipelette de 5 ans, batifole, la mère prend sur elle, et l'aîné, taiseux, conduit. Au terme du voyage, il quittera le pays clandestinement. Une révélation ! Pour son premier film, Panah Panahi, 38 ans, marche sur les traces de son père, Jafar Panahi (le road-movie vu de l'habitacle) et d'Abbas Kiarostami (l'enfance, la nature souveraine) avec une tendresse, un humour et une poésie qui déjà n'appartiennent qu'à lui. Ne ratez pas ce **beau film qui dit la douleur de l'oppression par la beauté des paysages, la pudeur des sentiments et le peps d'un gosse** « *trop occupé à faire le clown pour être triste longtemps* ».

Nicolas Schaller

PREMIERE

Un père à la jambe plâtrée, une mère dont les fous rires masquent mal une tristesse qu'on sent profonde, leur jeune fils volubile jusqu'à l'épuisement et son grand frère taiseux. Cette famille tout en contrastes est au cœur du premier long du fils du réalisateur de *Taxi Téhéran*. Où vont-ils ? Que fuient-ils ? Le plaisir pris à la découverte de ce road-movie iranien tient précisément dans ce mystère qui l'entoure et la manière dont Panahi va dévoiler avec parcimonie les pièces du puzzle par le prisme d'une mise en scène maîtrisée privilégiant précisément le hors-champ pour traduire les non-dits. On aime **l'espièglerie fantasque et l'humanité poétique de ce voyage vers l'inconnu**.

Thierry Chèze

E L L E

Pour son premier film, Panah Panahi, fils du grand réalisateur Jafar Panahi, nous embarque dans un road-movie à travers l'Iran en compagnie de personnages qui rient pour s'empêcher de pleurer. Entre un père à l'humour sarcastique, une mère angoissée et un frère aîné muré dans le silence, le cadet est le seul à conserver son insouciance, électron libre facétieux qui allume les étoiles dans une scène nocturne d'une grande poésie. On aime les déserts fracturés de montagnes multicolores, avec au milieu la voiture en mouvement, objet symbolique du nouveau cinéma iranien. **Cet exode placé sous le signe de l'humour et de la tendresse est une splendeur**.

Françoise Delbecq

Hit the Road

Un film de Panah Panahi



Le Canard enchaîné

**Un magnifique huis clos en forme de road-movie
sur le thème de l'exil et du sacrifice**

Ils sont quatre dans une voiture qui traverse des paysages grandioses.

Le père, la mère et leurs deux fils, un gosse plein de vie, petite boule d'insolence, d'acidité et de gaieté, et l'autre, plus âgé, qui conduit la voiture sans parler.

Mais où vont-ils ? Ils ne sont pas sur la route des vacances, comprend-on en guettant les regards échangés entre une mère qui cache difficilement ses larmes, un père trop espiègle, un fils aîné abîmé dans ses pensées et un petit dernier qui tâche de saisir le drame qu'on lui cache.

Car ce voyage est en réalité une fuite hors de l'Iran des mollahs. Le fils aîné a décidé de quitter ce pays oppressant pour aider ses parents, qui ne s'en sortent pas.

Il ne faut surtout pas s'effondrer, alors on essaie de rire, et on y parvient parfois en regardant les pitreries du petit, que la vie a pour l'instant épargné.

Panah Panahi, fils du grand Jafar Panahi, qui a lui-même déjà tourné enfermé dans une voiture, réussit avec ce premier long-métrage un magnifique huis clos en forme de road-movie sur le thème de l'exil et du sacrifice.

Présenté à la Quinzaine des réalisateurs, à Cannes, le film a été ovationné à juste titre.

Arrivée au terme du voyage, la mère dit sans trop y croire : « *Un jour, on rira de tout ça.* » Son fils aîné, muré dans la solitude, répond tristement : « *On en rira, vraiment ?* »

Mention spéciale pour le jeune Rayan Sarlak, époustouflant.

Anne-Sophie Mercier

Hit the Road

Un film de Panah Panahi

Les Echos

Un beau conte d'exil, drôle, mélancolique et malicieux

Une famille roule sur une route iranienne à bord d'un véhicule tout-terrain. A l'avant, sur le siège passager, la mère scrute l'horizon. Son fils conduit, mutique. A l'arrière, en revanche, c'est la java ! Le petit frère hurle, s'agite, sautille et se livre à mille tours de galopin. A ses côtés, le père paraît habitué ou résigné au raffut du rejeton. Avec sa grosse barbe, son coussin et sa jambe emplâtrée, il ressemble à un pacha. Parfois absent, il semble dans son coin manigancer quelque chose. Mais vers où file donc ce drôle de quatuor ?

Le scénario repose entièrement sur le doute de cette destination. La théorie du départ en vacances sera vite écartée : on craint d'être suivi, on a enterré dans le désert le téléphone portable, en décrétant qu'on le retrouverait plus tard. Au fil du dialogue, on comprend qu'il n'est pas question d'un voyage mais d'un exil : l'aîné s'apprête à quitter le pays clandestinement.

Hit the Road est le premier long-métrage de Panah Panahi. Il est le fils de Jafar Panahi, cinéaste qui, on le sait, a choisi de rester en Iran où il tourne ses films en louvoyant avec les autorités. On pourrait se contenter de voir *Hit the Road* comme un road-movie politique, mais le projet s'avère bien plus surprenant. L'enjeu de cette histoire n'est pas la raison du départ, mais les sentiments que l'on éprouve au moment de s'arracher à son pays. Autour de la voiture, dans le rétroviseur, file ce que le grand frère ne verra plus. Il y a ces paysages gigantesques et magnifiques, ces collines, ces arbres dressés devant ce ciel très pur. Il y a ces visages qui vont s'effacer, cette langue qu'il n'entendra plus.

De l'apparition incongrue d'un coureur cycliste roublard à celle du passeur masqué comme un héros de comics américain... chaque instant n'est qu'un souvenir en devenir, émouvant, drôle ou absurde. Et l'on sent bien que même ce frère insupportable, ce Petit Gibus de *la Guerre des boutons* réincarné en Iran, laissera un grand vide dans le silence d'une nouvelle existence solitaire.

Constamment surprenant, bourré d'astuces visuelles et de cadres précis comme ceux d'une bande dessinée, *Hit the Road* slalome sans cesse entre la comédie burlesque et la mélancolie. S'il nous vient d'Iran, ce film écrit aussi un conte universel : l'histoire ordinaire d'une famille au moment de la séparation, l'inéluctable fin d'une vie sous un même toit et l'orée d'une route vers l'inconnu.

Adrien Gombeaud

Hit the Road

Un film de Panah Panahi

CAHIERS DU CINEMA

Voici un road-movie se jouant sur les bas-côtés davantage que sur la route elle-même. *Hit the Road* commence à l'arrêt, par un panoramique circulaire qui révèle les occupants d'un véhicule : deux quadragénaires, un enfant et un jeune homme. Un couple et ses deux fils, comprend-on, en route pour la frontière irano-turque, où l'aîné doit être confié à un passeur. Si les figures sont simples, l'entrelacement de leurs dynamiques produit des phénomènes inattendus. Le caractère chaotique d'un trajet incessamment interrompu est renforcé à chaque instant par une écriture tout en ruptures. De façon davantage musicale que classiquement dramatique, le cinéaste organise des variations de rythme, de timbre, d'intensité...

A l'image de ce défaut de continuité, les paysages se succèdent brusquement autour de 4 figures : collines arides / falaises abruptes / rivières / pâturages peuplés de moutons. L'incursion dans ces territoires sauvages marque pour la famille citadine une entrée, maladroite et hésitante, dans le monde de la clandestinité. S'y exacerbe le sentiment banal pour de nombreux Iraniens d'être surveillé. Les séquences musicales qui ponctuent le film, où l'on voit la famille danser au son de tubes d'avant la révolution islamique, constituent alors davantage que des parenthèses au sein du voyage vers l'exil qui s'impose : elles expriment une lutte pour reprendre en main des vies étouffées par la dictature. **Panah Panahi restitue un climat sinistre pour mieux le trouer de ces explosions d'émotions franches, et opposer ainsi une forme de résistance à la répression politique qui guette notamment les artistes iraniens.**

Dans l'enfant de 6 ans auquel il accorde une place centrale, le cinéaste trouve un antidote supplémentaire à ce contexte morbide. Lui épargnant le rôle terne de porteur de vérité et d'innocence, il en fait plutôt l'incarnation de l'intensité d'un rapport au monde qui semble asséchée chez les autres membres de la famille. Son appétence pour la vie, sa capacité à se prosterner encore devant la nature, constitue une ressource pour des adultes arrivés face à un mur ; son excitation apporte une force de diversion en même temps qu'une échappatoire à la peine. Cet être tout petit et déjà si mûr, incarne, davantage que la candeur enfantine, le plein potentiel d'un bonhomme encore préservé des brûlures de la vie.

Le cinéastes reproduit l'aplomb de l'enfant qui occupe ses cadres, le caractère illimité de son imagination. Au fil d'une discussion dans le creux de la nuit, le père et le cadet se voient projetés dans le ciel comme des étoiles filantes. L'évènement fantastique ne requiert aucune justification, car le film l'a posé d'emblée : la foi n'est pas ici à placer dans la fiction, qui s'assume pleinement comme un artifice, mais dans la vie elle-même. En s'affirmant comme un jeu, une série de performances pour la caméra, **le film suscite des sentiments plus flamboyants. Un magnifique final investit franchement la comédie musicale, s'affranchissant de la logique de l'action pour la soumettre à une chorégraphie apte à sublimer la douleur. *Hit the Road* apparaît alors comme ces chansons cathartiques, à la fois tristes et entêtantes, qui exacerbent la souffrance pour mieux l'évacuer, et plantent de la joie dans les larmes.**

Olivier Cooper-Hadjian

Hit the Road

Un film de Panah Panahi

Causette

Echappée belle

Des films iraniens qui se déroulent dans une voiture, ultime espace de liberté, on en a déjà vu. Beaucoup. **Celui-là, pourtant, se démarque par sa fraîcheur, son humour, sa beauté.** Mieux encore, le premier long-métrage de Panah Panahi (fils de Jafar Panahi, l'un des réalisateurs les plus talentueux de son pays) donne à voir un voyage inédit. Inouï !

Il faut dire qu'emprunter le ton de la comédie pour raconter une fuite - voire un exil douloureux - est assez inattendu au vu du contexte politique en Iran. De fait, *Hit the Road* suit avec un vrai sens du burlesque les tribulations d'une famille en route vers une destination secrète. La mère rit de tout au volant, le plus jeune fils, un garçonnet volubile, ne cesse de chanter et de jouer avec son chien, tandis que le père, empêché par une jambe plâtrée, vanne à tout bout de champ sur la banquette arrière. Seul le fils aîné, âgé d'à peine 20 ans, reste silencieux. Un mutisme qui n'empêche en rien le récit d'avancer, de respirer, de vibrer...

D'abord parce que **cet humour tendre, taquin, surprend et charme tout le long, même si l'on saisit peu à peu qu'il camoufle de sombres inquiétudes (jamais vraiment formulées et ce mystère est aussi la grande force du film).** Ensuite parce que les acteur.rices rayonnent de naturel et de charisme.

Et enfin parce que les paysages traversés par ce véhicule frondeur nous transportent. À tout point de vue ! Amples, variés, sublimes, ils rappellent combien l'être humain est précaire, incertain, minuscule. Incidemment, ils témoignent de la qualité du regard de Panah Panahi, qui n'est qu'au tout début, gageons-le, de sa route vers les sommets du 7^{ème} art.

Ariane Allard

Hit the Road

Un film de Panah Panahi

du fiches cinéma

Le premier film de Panah Panahi s’amuse avec les figures de style du cinéma iranien, leur conférant des couleurs pop et une fantaisie très séduisantes

Devant ou derrière la caméra, le cinéma iranien est souvent affaire de famille. Chez les Panahi, il faut compter désormais avec Panah, le fils. Contrairement à ce que la graphie de son prénom pourrait induire, le jeune homme est loin d’être un écho artistique inachevé de son père. *Hit the Road* s'appuie pourtant sur le dispositif le plus rebattu du cinéma iranien : le voyage en voiture.

Panah ne craint pas de s’y confronter à son tour. Un couple, leurs deux garçons, et le chien Jessie, se rendent en voiture à un mystérieux rendez-vous fixé à la frontière du pays. Des mystères s'esquissent : le père est plâtré, mais sa jambe est-elle réellement cassée ? Pourquoi la mère fond-elle brusquement en larmes ? Sont-ils suivis par la police ? Grâce aux facéties du cadet, rejeton histrionique d'une longue lignée d'enfants qui ont marqué le cinéma iranien, le ton prend parfois des accents inédits de comédie burlesque.

L’adjonction de quelques séquences musicales dans la trame éprouvée du road-movie iranien confère à l'ensemble une tonalité pop surprenante, même si le ton devient plus grave à mesure que la destination approche. Panah Panahi a un sens aigu de la mise en scène. Son plus, c'est de pousser au maximum les curseurs dans les domaines du plan-séquence et de la proportion entre paysage et personnages, dans la fusion d'images et de sons de natures hétérogènes.

***Hit the Road* est un film qui commence dans l'habitacle étroit d'une voiture, et qui mesure ensuite ses personnages à des espaces de plus en plus grands, jusqu'à ce qu'ils soient avalés par l'infini du ciel étoilé. Comme une odyssée de l'espace iranien... En voiture.**

Joseph Cartron